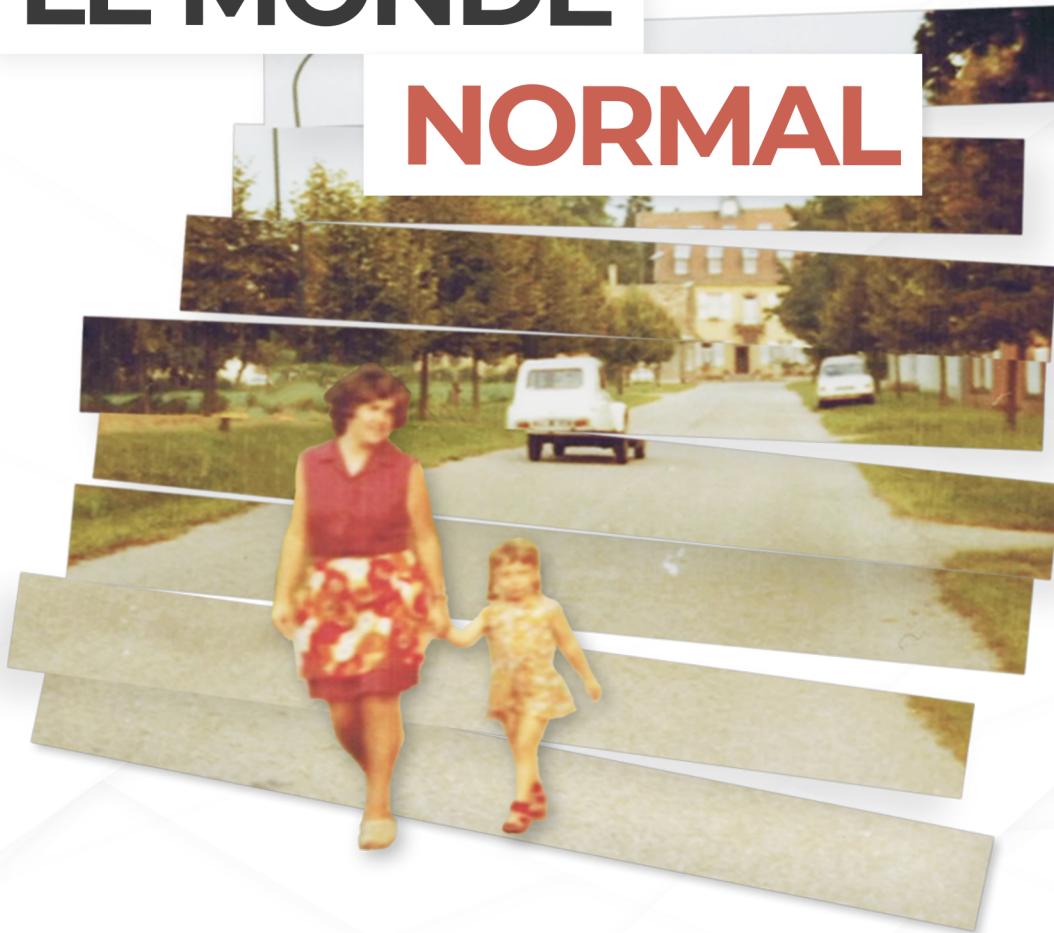


DOSSIER DE PRESSE

PUBLIC
SÉNAT

LE MONDE

NORMAL



INÉDIT

SAMEDI 15 FÉVRIER

À 21H

Un film réalisé par
Hélène Risser

Produit par
Public Sénat,
ViàVosges & LaClairière Ouest

LE MONDE NORMAL

Un film réalisé par **Hélène Risser**

Produit par Public Sénat, ViàVosges et LaClairière Ouest

Samedi 15 février à 21h

Suivi d'un débat animé par Jérôme Chapuis dans « **Un Monde en Docs** »

DATES DE REDIFFUSIONS

Le 16/02 à 9h, le 22/02 à 22h30, le 23/02 à 10h30,
le 29/02 à 23h30, le 01/03 à 11h30 et le 06/03 à 22h.

Lien de visionnage disponible à la demande où sur notre [plateforme de visionnage](#)

RÉSUMÉ

"Trente ans après, je retourne dans l'hôpital psychiatrique d'Erstein, près de Strasbourg où j'ai vécu enfant. Dans les années 70, mes parents, médecins, y expérimentaient de nouvelles façons de soigner, dans des bâtiments neufs permettant aux malades mentaux d'aller et venir, de façon quasi libre. Il y avait un centre équestre pour l'équithérapie, une basse-cour, une salle de sport, le tout dans un grand parc entouré d'un grillage assez peu dissuasif, sous lequel je me glissais pour entrer dans l'hôpital, mon terrain de jeu.

Aujourd'hui, la plupart des pavillons ouverts ont été remplacés par un bâtiment clos, avec badges pour circuler et patios intégrés, afin d'améliorer la sécurité. Les chambres d'isolement dans lesquelles on enferme, voire attache les patients dangereux ou agités, ne désemplissent pas. Pourtant, les psychiatres qui ont pris la suite de mes parents souhaiteraient toujours diminuer la contrainte sur ceux que l'on interne. Comme leurs prédécesseurs des années 70. Si bien qu'on pourrait croire que notre histoire bégaye.

Mais dans un monde visant le risque zéro, a-t-on vraiment envie de faire confiance aux malades mentaux pour qu'ils vivent libres ? Ce débat n'agite pas seulement le grand public mais aussi les médecins et les équipes soignantes. Il questionne l'hôpital idéal que j'ai connu et qui n'était peut-être au fond qu'une utopie. Il questionne la folie et la normalité. Il nous questionne tous dans notre rapport à l'autre et à l'imprévisible."

Hélène Risser

INTERVIEW

HÉLÈNE RISSER

Réalisatrice du film « LE MONDE NORMAL »

Comment est née l'idée de ce film à la fois personnel et politique sur le monde psychiatrique ?

J'ai grandi dans un hôpital psychiatrique parce que mes parents étaient tous deux psychiatres et nous avons vécu dans des logements de fonction dans l'enceinte de l'hôpital. Pour moi le parc de cet hôpital était un terrain de jeu, un endroit où j'allais faire du vélo et où je pouvais côtoyer librement les patients. C'est évidemment une expérience singulière qu'à mon sens plus personne ne vit aujourd'hui dans la mesure où la prise en charge psychiatrique s'inscrit dans un cadre beaucoup plus sécuritaire.

L'idée du film est née de ce contraste et du questionnement de mes proches sur cette enfance si particulière que je considérais comme « normale ».

Le film est donc nourri de souvenirs très personnels qui correspondent à une époque (les années 70-80) où l'on avait une vision plus optimiste du soin des « fous » comme on les appelait.

Mais ce questionnement du passé vise aussi à éclairer le présent pour comprendre comment on en est arrivé à la psychiatrie d'aujourd'hui.



Votre film commence sur une photo de famille : vous, petite fille tenant la main de votre nounou, pourquoi ce début ?

Quand j'ai commencé à travailler sur ce documentaire ma première réflexion a été de questionner mes souvenirs. Que me restait-il de cette vie dans l'enceinte de l'hôpital, mon lieu de vie pendant 15 ans ?

J'ai eu envie de plonger dans les albums photos pour trouver les traces de ce passé.

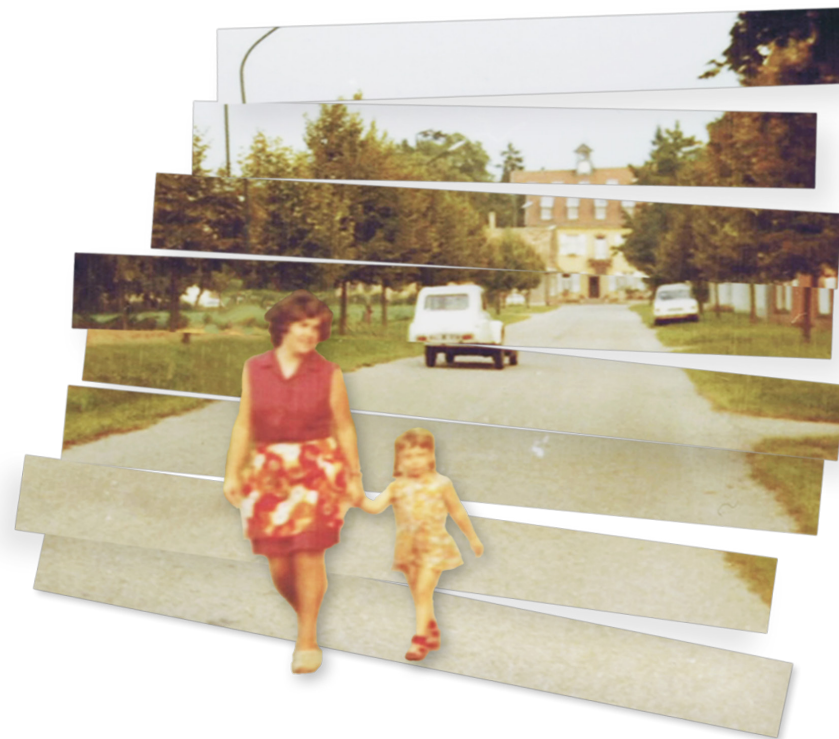
Je suis tombée sur cette photo de famille. Je la connais par coeur mais je n'avais jamais fait attention qu'en arrière-plan, on devinait les bâtiments de l'hôpital. Je me suis alors souvenue de la réflexion d'un photographe japonais - Shoji Ueda - qui dit : « dans une photo la première chose qui compte c'est le fond ». On se concentre souvent sur le premier plan alors que c'est l'arrière-plan qui a le plus de sens.

J'ai eu envie de faire ce chemin avec le spectateur. Raconter ce qui il y a derrière et expliquer qui est cette dame qui me tient la main.

C'est ma nounou Erica dont l'histoire singulière raconte à elle seule un pan de l'histoire de la psychiatrie. C'est assez universel, on peut tous faire cet exercice avec nos photos de famille : chercher ce qui se trame en arrière-plan.

J'ai d'ailleurs utilisé les photos de cette époque en les mettant en scène dans les lieux actuels pour montrer les évolutions.

J'ai aussi voulu éclairer le passé en retournant voir les protagonistes de mes photos : ma famille, mes amis, mon ancienne nounou Erica. J'avais envie de leur faire raconter comment se passait la vie dans l'hôpital et surtout demander à mes parents comment ils avaient pris la décision de nous faire grandir dans l'enceinte de l'hôpital, et en choisissant comme nounou une patiente... On n'avait jamais abordé ce sujet en famille ! J'ai obtenu des réponses paradoxales, souvent touchantes et surprenantes.



Dans votre film, vous retournez dans l'hôpital d'aujourd'hui et il se dégage une humanité très touchante des personnages, comment avez vous réussi à obtenir ces scènes si naturelles, si émouvantes ?

Je pense que c'est justement mon histoire personnelle qui a facilité les choses. De par mon passé, j'ai pu obtenir leur confiance car je faisais encore un peu partie de ce monde, comme une enfant de la famille qui rendrait visite.

Ce n'est pas simple du tout de filmer dans un hôpital, à cause de l'atmosphère tendue, du respect du droit à l'image de patients, des soignants qui peuvent être méfiants de la

caméra à cause du traitement souvent polémique de la psychiatrie dans l'actualité.

Mais le directeur de l'hôpital m'a donné les autorisations nécessaires facilement et en toute confiance. Nous filmions en équipe réduite et toujours à découvert. C'était très important pour moi d'inscrire ma démarche dans la sincérité et la transparence. Ce qui m'a permis de recueillir des paroles spontanées, naturelles.



Est ce que c'était voulu cette présence à l'écran ? En particulier votre interaction avec les personnages ?

Au début pas du tout, je ne voulais pas apparaître à l'image. Je dévoile ici mon enfance, une part très intime de ma vie et je pensais que ça ne pourrait pas servir le film. Mais pendant le tournage quand j'ai commencé à me confronter au nouvel hôpital, je me suis sentie encore appartenir à cet endroit et ce, même si les infrastructures ont évolué.

Ce choix s'est fait avec Éric Guéret, qui m'a accompagné en tant que chef opérateur.

Son regard extérieur, aiguë par son travail de réalisation que j'admire, m'a permis de me rendre compte que je faisais partie de cette histoire, et que cela faisait sens que j'interagisse avec les témoins de cette époque. En rentrant dans le cadre, le film met à jour mes relations avec Erica, ma nounou mais aussi la connivence avec les anciens patients car nous avons connu les mêmes endroits avec des points de vue différents.

Comment votre film nous permet de mieux comprendre la crise actuelle qui secoue les hôpitaux psychiatriques ?

En filmant le personnel, en observant leurs interactions et en les interrogeant sur la manière dont ils vivent les changements qui ont transformé l'hôpital psychiatrique, oui, on comprend beaucoup de choses sur cette crise qui touche le secteur hospitalier.

Mais ce film n'est pas une investigation, c'est un film personnel, qui se déroule dans un seul hôpital, celui que j'ai connu, dans lequel mes parents ont travaillé près de 30 ans et qui invente à son échelle des pratiques de travail innovantes.

Je pense avoir compris une chose en tout cas, c'est que les médias parlent beaucoup du manque de moyens, mais que derrière cette revendication budgétaire, il existe un malaise plus diffus sur le sens du travail en milieu psychiatrique.

Je voulais aussi m'intéresser aux choses qui fonctionnent, aux innovations qui existent comme des ateliers qui permettent aux malades de vivre hors de l'hôpital mais accompagnés. Avoir le courage de sortir et côtoyer les autres est difficile pour eux. Ces dispositifs leur permettent d'identifier leurs symptômes, de comprendre leur médication et ainsi de mieux affronter la vie en société.



Contact presse

Pauline Sortino
p.sortino@publicsenat.fr
01 83 35 43 01



Canal 13 | publicsenat.fr

« Des questions à toutes vos réponses. »